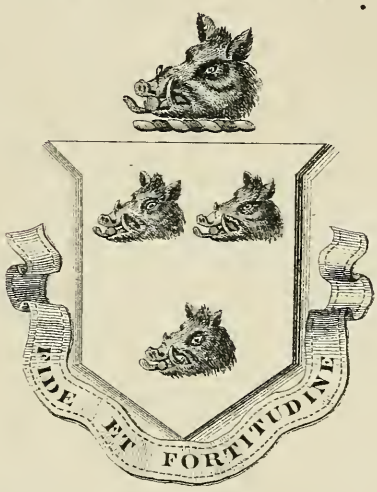
Accessions
159,834

Shelf No.
XG.3656.13

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

30 ~

PAMPHLETS.

French

Revolution

1790

Aug – Dec.

Barton Library

XG.3656.13

Sc. 9.834
May, 1873

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/dernireadresse00pari

DERNIÈRE ADRESSE AU PEUPLE PARISIEN.

DÉCEMBRE 1790.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE D'UN ROYALISTE.

Cet écrit n'est point adressé à cette portion du Peuple, qui exécute les crimes politiques de ceux qui consomment la ruine d'un grand Royaume, mais aux Citoyens paisibles qui doutant de la sagesse des opérations, manquent des lumières qui décident le courage, mais les cherchent de bonne foi; qui demain fermeroient le Manège s'ils étoient instruits, au vrai, de ce qui s'y passe, comme ils le convertiroient en un Temple, si l'on y servoit la Patrie. C'est à cette classe nombreuse de Bourgeois, d'Artisans, de Citoyens laborieux et honnêtes, que cette Adresse *est envoyée, et c'est du bord de ma tombe que je les implore tous, au nom de la Patrie expirante, de lire cet écrit dans le même esprit qui l'a dicté.*

DERNIERE ADRESSE AUX PEUPLE PARISIEN.

Il vient une époque où la modération est lacheté, où les ménagemens sont perfidie, où l'espérance est bétise, où le courage doit aller jusqu'à la violence. C'est au Peuple que je m'adresse aujourd'hui, à un Peuple cruellement déçu, profondément aveuglé et précipité tous les jours dans un gouffre d'impostures; au Peuple rendu bourreau, assassin, incendiaire, dévasteur; au Peuple devenu sans Religion, sans Patrie, sans subordination, sans mœurs; au Peuple qui seroit l'effroi des citoyens, le tyran de ses maîtres, le destructeur de la société, le scandale des Nations voisines et la honte de nos neveux, si on n'ouvroit pas à ses yeux l'horreur du précipice.

A quoi serviroit de l'humilier par une

série de vérités effrayantes, si on ne l'éclairoit pas en même tems. C'est la tache que je m'impose aujourd'hui, peu m'importe qu'il m'immole à sa fureur, pourvu qu'il me lise; en massassinant il donnera un moment de célébrité à cet écrit; n'eût-il servi qu'à déssiller les yeux de dix personnes, ma vie seroit assez payée.

Je viens donc démontrer au Peuple qu'on le trompe depuis le commencement de la révolution; qu'on le trompe dans ce qu'on lui raconte journellement; qu'on le trompe dans les espérances ridicules dont on le berce.

Pour se convaincre que le Peuple a été trompé, il suffit de comparer l'ancien état de la Capitale à celui où elle se trouve, jettons les yeux sur toutes les classes, et nous verrons l'industrie rebutée, les fabriques désertes, les maisons à louer ou à vendre, les rues obstruées de méndiants; les grandes routes couverts d'émigrans, le déséspoir gravé en traits profonds sur le visage de ceux qu'une famille importune condamne à rester. Pénétrez dans les maisons, vous y entendrez d'épouventables complots contre les auteurs connus de la misère publique, ou

les vœux impuissans des êtres timides qui invoquent la mort, désespérant d'être vengés de leurs persécuteurs. Lisez ces écrits, dépôts consolans des malheureux qui gémissent, vous y trouverez l'expression de cette douleur sombre qui laisse au fond des cœurs les maux sans remèdes. Parcourez les lieux publics, vous y rencontrerez des hommes qui cherchent leur sentence dans ces récits du matin et du soir, concernant les décisions despotiques d'un Tribunal de sang.

Peuple! daignés répondre. Depuis le jour fatal, qu'après avoir égaré votre raison, on arma vos mains furieuses contre ce fabriquant, l'un de vos bienfaiteurs et qu'on fit périr cinq cens d'entre vous, qu'a-t-on fait en votre faveur? On vous a enrégimenté et chargé d'un fardeau pénible; on vous a demandé le quart de votre revenu, en vous prenant la moitié de votre tems; on a grévé vos maisons d'un impôt terrible; on vous a enlevé vos consommateurs; on vous a vendu le numéraire à un prix effrayant; on vous a préparé une dette immense que vous seul pouvez acquitter; on vous a fermé toutes les carrières à l'aissance, en détruisant cinquante mille emplois salariés pour la

perception, en fermant les Etudes qui devenoient pour vous des Ecoles gratuites et le passage naturel à une existence plus douce.

On vous a dit que ces malheurs momentanés étoient le prix de la prospérité générale; ah ! du moins qu'on en montre l'aurore, que l'espérance vienne fasciner nos yeux et répandre dans l'avenir ses bienfaisantes clartés !

On vous a dit que vous étiez Souveraine ! ah ! sans doute; les Goths, les Huns, les Vandales, ces fameuses hordes de brigands étoient aussi les maîtres des pays où ils décendoient, une torche et un poignard à la main. Allez dans les déserts de la Libye, les lions et les tigres y sont aussi souverains.

On vous a dit que l'égalité vous affranchissoit de l'humiliante nécessité de reconnoître des gradations dans l'ordre social ; mais on vous a caché qu'en abaissant les autres, on ne vous élévoit pas ; que c'étoit la voye la plus courte de ramener la barbarie dont vous êtes toujours les premières victimes ; que c'étoit appeler à grands cris la guerre civile, dont votre sang commence par appaiser la première soif.

Me direz-vous à votre tour, que déjà de

lourds impôts ne pésent plus sur vous? Excepté la gabelle, dont on vous a laissé la moitié du fardeau à porter d'une manière plus pénible, peut-être, que la totalité (1), je cherche envain la réalité des autres bienfaits ; et je vois le cordonnier, le surrurier etc., constamment fidèles à leurs anciens prix. L'on se demande inutilement ce que vingt mois de travaux couteux ont apporté soulagement, et j'apperçois à travers ces vastes débris, trente mille Citoyens égorgés à l'honneur de la Constitution. Les rentes plus arriérées encore que sous les ministres déprédateurs ; les pensions reculées jusqu'à un terme indéfini ; toute une année dûe, des revenus promis aux Moines et aux Ecclésiastiques volés, etc.

On s'efforce de vous persuader, Peuple abusé, que ces opérations ne retombent pas sur vous, comme si vous ne souffriez pas des pertes de ceux qu'on rend insolvables comme si

(1) On a converti l'impôt de la Gabelle, produisant 75 millions, en une imposition de 40 millions. Lorsqu'ils seront répartis sur quatre millions de Contribuables, ils formeront une somme plus lourde que le paiment insensible de quelques livres de sel, même au prix ridicule où l'Administration l'avoit porté.

vous ne partagiez pas le dommage de 30 millions de banqueroutes déclarées depuis un an ; comme si la paralysie du commerce ne préparoit pas pour vous un état de langueur qui vous conduiroit au même résultat ; comme si enfin, il pouvoit y avoir dans le corps politique une opération bonne ou mauvaise, dont vous ne recueilliez les premiers fruits, ou ne ressentiez les premiers coups.

Me direz-vous à votre tour, qu'appellez aux emplois civils, vous êtes devenus membres de l'Etat ? Ces emplois, où vous ne pouvez acquérir aucune gloire, puisque des études préliminaires ne vous y ont point préparés, coûteront, à vous ou aux vôtres, le peu de fortune que vous y porterez, car, à la vanité de paroître, se joindra la nécessité de vivre dans des postes qui ne pourvoyent pas à l'existance. Dequoi seriez-vous flattez, vous qui aurez obtenu ces postes, du suffrage de vos Concitoyens? Ouvrez les yeux, contemplez ce héros d'Amérique, n'aguerre l'idole du Peuple, pour lequel il a dix fois risqué sa vie, détruit une grande partie de sa fortune, dans le cas pourtant de descendre sans cesse à des justifications, persécuté par des enragés qui ne redoutent que les restes mourans de l'ordre et de la paix qu'il entretient ;

adulateurs empressés d'un jeune homme qui met toute sa gloire à passer pour le rival de celui dont il sent bien que jamais il ne sera que l'écolier. Contemplez, dis-je, cet Officier, pendant un an l'objet de l'ivresse populaire, et apprenez ce que vous devez d'estime et de sacrifices à cette faveur.

Eh! quel est donc le crime de M. de La Fayette? d'avoir éloigné les fatales inspirations de la discorde; d'avoir croisé les complots d'un Prince devenu l'exécration de tout l'Univers; d'avoir contenu des scélérats qui, sous prétexte de fabriquer une Constitution, ne veulent que sapper le trône et en anéantir, jusqu'à la dernière marche; d'avoir été l'homme du Peuple, l'homme de la Liberté, et non l'un des conjurés qui ont proscrit la famille d'un Roi; et qui, nouveaux Triumvirs tendent à se partager la France!

Peuple insensé! est-ce donc vous servir, que de risquer quelque phrases en votre faveur! Avez-vous donc besoin qu'on vous loue, ne sentez-vous pas que vous abaissez votre dignité, lorsque vous prostituez vos députations à un jeune homme, que vous humiliez sous les poids des honneurs non mérités, et à qui vous apprenez d'une façon

cruelle ce qu'il devroit faire pour être au niveau de vos éloges.

Me direz-vous que vous êtes les amis de la Constitution ? Ce qui prouve l'excès de votre cécité ; c'est que vous vous dévouez à un être jusqu'ici chimérique ; car enfin, cette Constitution, on la fait et on la défait tous les jours, elle est moitié dans les Comités, moitié dans les Procès-verbaux ; dans la même Assemblée, elle est l'idôle des uns et l'exécration des autres, et tous ne se réunissent que sur la nécessité de la refondre un jour.

Mais si ce qu'on a décreté jusqu'ici, n'a fait que rendre, votre condition plus funeste, le moment présent vous promet-il un meilleur sort ?

Je vous conjurais, il n'y a qu'un instant, de comparer la situation actuelle de la Capitale, avec ce qu'elle étoit il y a deux années. Je vous demande maintenant de jetter les yeux sur l'assemblage effroyable de ces hommes, de qui vous attendez une régénération. Loin de vous et de moi, ce que repandent cent mille bouches peut-être calomnieuses ; je ne veux que des faits revêtus de la plus irrésistible authenticité.

Dix mille individus, témoins de ce que je vais répéter, n'oseront me refuser leur témoignage, de quelque parti qu'ils soient.

Eh! d'abord qu'on m'explique pourquoi ceux qui ne devoient être que les bienfaiteurs de la Nation, ont excité cette haine fanatique, qui tourmente les caractères les plus modérés et les fait ressembler pour un instant, à qui? Oui, j'oserai le dire, parce que j'en ai la preuve, à NÉRON, qui se réjouissoit d'un spectable horrible, celui de voir Rome en cendres. Pourquoi, eux-mêmes sont-ils agités les uns contre les autres d'une égale aversion, puisque ne pouvant se contenir aux yeux des spectateurs révoltés, ils s'avillissent mutuellement en se livrant aux reproches, aux injures, en se couvrant d'infamie; en se donnant des défis, des démentis, des ridicules odieux; en s'accusant, se convainquant, se punissant de manière cependant à se faire toujours grace? Pourquoi, l'on a vu leurs plus célèbres acteurs exciter tour-à-tour la colère et l'enthousiasme du Peuple? Pourquoi on a voulu successivement défier et immoler trois des prétendus amis de la Liberté.

Si l'on daigne lever ce voile énigmatique;

je demanderai, pourquoi cette fureur va-t-elle toujours en croissant. Lorsque le Comité même des recherches, est dans une oisiveté forcée, convient il de parler sans cesse des ennemis de la Constitution, tandis qu'à quelques personnes près, qui regrettent vingt millions scandaleusement dépensés, le reste de la France laisse rendre les décisions les plus extravagantes, et a la coupable complaisance de s'y soumettre. S'il se trouvoit des hommes assez hardis ou assez mal-instruits, pour ne voir que des déclamations dans ce récit froid et fidèle, je changerois mon rôle d'observateur dans celui d'Historien et je dirais :

J'ai vu des hommes qui n'avoient rien perdu à la Révolution, offrir leurs bras et leur vie pour purger la France d'un certain nombre de monstres qu'ils accusoient de déchirer son sein, renoncer aux liens du sang, un poignard à la main, implorer la vengeance et chercher dans le reste du Royaume quelques hommes qui pensassent comme eux, pour ne pas commettre un crime inutile,

J'en ai vu, dont la raison s'est aliénée en méditant sur les malheurs de leur Patrie, sur

l'impunité des scélérats qui l'égorgeoient ; sur la commisération qu'inspire un Prince précipité de son Trône, effacé de son vivant de la liste des Rois, et sur une Princesse qui n'a autour d'elle que l'épée de *Damoclès*.

J'en ai vu, tenant à la main une effroyable liste de scélératesses, projetter d'aller au Manège la déposer au milieu de ceux dont elle dévoiloit la vie, et se percer dessus pour sceller de leur sang les vérités épouvantables qu'ils apportoient.

J'en ai vu qui sans moyen de fortune, sans plan décidé, commettoient leurs jours au hazard, et parloient dans l'espoir d'intéresser à la vengeance les Rois menacés, et les Peuples assez généreux pour être indignés des crimes nouveaux qui déshonorent un Canton de la terre.

Tant de fureurs ne s'amassoient point contre un Corps en général, mais contre, tel, tel, tel, tel, tel, tel, tel, qui, mettant à l'écart des fonctions passagères, sont reconnus pour des hommes sans frein, et nés pour la honte comme pour le tourment de leurs Concitoyens.

Or, savez-vous, Peuple condamné à l'er-

reur, ce qui fait fermenter tant de haines ? c'est la manière dont on vous traite ; c'est ce qu'on fait journellement contre votre intérêt.

Et comment en effet supporteroit-on le projet de faire payer cinq cent soixante millions d'impôts à un Peuple qu'on dit vouloir soulager ? Jamais il ne fut autant grévé. Il a payé, il est vrai, jusqu'à six cents millions, mais alors il y avoit un million de plus de Français dans le Royaume, mais il participoit pour beaucoup à ces biens nationaux, qu'on vend aujourd'hui pour acquitter des dettes qu'il n'a pas faites; mais alors l'industrie étoit en activité et le commerce en vigueur ; mais ce Peuple ne fournissoit pas cinq ou six cent mille Citoyens pour un service inutile.

Que la Justice soit rendue par des districts ou par des Présidiaux, par des Tribunaux de cassation ou par des Parlemens ; que la police soit faite par des hommes appelés Commissaires, ou par des hommes appelés Juges de paix ; que l'on doive la sûreté individuelle à des Soldats appelés Gardes nationales, ou à des Soldats appelés le Guet, rien n'est plus indifférent. Ce qui fait en derniere analyse la bonté d'une administration, c'est, lorsqu'elle exige

peu et qu'elle fournit les moyens de payer beaucoup. Or, maintenant, on met des impositions exorbitantes, et l'on s'empare de toute sorte de façon du tems des individus !

Cette énorme charge de cinq cent soixante millions s'impose dans un moment de paix et où des secours extraordinaires viennent de raviver notre marine. Que ne demandera-t-on pas, lorsque la guerre viendra mettre le comble à la misère publique ? Et que ne fait-on pas pour provoquer cette guerre ? On insulte les Rois, on vole les Princes foibles, on menace les ennemis puissans, on a l'air d'abandonner ses anciens alliés, on s'empare des pays étrangers, enfin on fait un jeu scandaleux des propriétés, on excite les Peuples à la révolte et l'on a la coupable effronterie d'articuler, que si l'on ne peut pas vaincre les armées rivales, il faut les corrompre et porter dans leur sein les semences de la révolte !

Peuple, enfin jouet éternel de quelques Orateurs stipendiés par vos ennemis, pourquoi ne demandez-vous pas compte, aux possesseurs d'une fortune subite, de la source où ils ont puisée. Le Trésor qui n'est pas publiquement acquis, ne peut être que le prix du

crime ; le crime ne peut être dirigé que contre vous, soit qu'il vous employe comme instrument, ou comme victime.

Demandez compte à ces hommes nouveaux de ce qu'ils font pour vous dans le moment actuel ? en détruisant le tabac, ils vous enlèvent quarante mille moyens de subsistance, et vous forcent tous au remplacement d'une somme volontairement fournie par ceux qui se faisoient un besoin de cette plante.

On se vante tous les jours d'avoir presque doublé l'estimation dans les ventes des biens nationaux, et vous applaudissez à cette espèce d'escroquerie ! En les tenant à un prix modéré on vous admettroit indirectement au partage de cette conquête ; mais en profitant de votre fanatisme on achève de vous ruiner.

Les quatre-vingt-trois départemens présentent-ils jusqu'ici un seul établissement projetté en votre faveur ? Les villes de Lyon, de Nîmes, de Bordeaux ont établi les petits assignats de trois et de six livres ; on a remercié les Municipalités de cette institution populaire, mais on s'est bien gardé de l'imiter et l'on vous livre impitoyablement à la fureur de l'agiotage et à la perte monstrueuse de cinq et demi pour cent.

On

On s'acquitte envers vous avec le don imaginaire de la Liberté! Ce présent du Ciel fait cependant que jusqu'ici aucun métier ne donne à vivre à celui qui le professe. Cette concurrence tant vantée opère une altération générale dans toutes les denrées, parce qu'il est bien démontré que lorsque tout le monde vend la même marchandise, tout le monde ne peut pas être surveillé.

Si du moins l'avenir, ce grand réparateur des torts promettoit de faire oublier tant de fléaux, on porteroit ses regards sur lui; mais que nous offre-t-il? Ou les prochaines législatures, conservatrices de Lois ébauchées, en garderont religieusement le dépôt, ou elles apporteront des modifications jugées indispensable. Dans le premier cas, nos malheurs s'externisent; dans le second, de nouveaux troubles, une nouvelle confusion succèdent aux premiers.

Mais ne vous y trompez pas, Peuple abusé, les calamités qui tombent sur un corps déjà épuisé, sont doublement sensibles, et ce que vous avez pu supporter deviendra au-dessus de vos forces, de-là ce mécontentement général qui s'explique en murmures, qui s'échauffe dans les menaces, qui fermente dans

les complots et s'effectue dans les insurrections.

De-là les partis se forment, les Chefs les encouragent, les plans se décident, les fureurs de la guerre civile s'allument et ne s'éteignent que dans des flots de sang.

De-là les projets ambitieux des Nations voisines qui veillent à la décadence des Empires pour receuillir leurs débris, et qui, saisissant des momens funestes, apportent leur médiation et la vendent presque toujours au prix de quelques Provinces.

De-là des pertes irréparables, telles que le commerce, d'abord fatigué et puis languissant et qui finit par transporter son activité dans des climats plus calmes; telles que les émigrations qui enrichissent les autres Peuples, de nos soldats, de nos artistes, de nos savants, et de ce qui distinguoit ci-devant une Nation prospère.

Pour marcher le flambeau de l'expérience à la main, supposons que ces pertes continuassent dans la même progression que depuis deux années, il est facile de démontrer que nous serions incessamment sans armée, sans marine, sans numéraire, sans Colonies, et dès-lors sous la dépendance de la tyran-

nique Angleterre, toujours si disposée à s'aproprier l'Empire des mers.

Or ! quelle espèce de raison peut vous rassurer, et vous faire présumer seulement que le torrent destructeur s'arrêtera, et qu'une faction devenue puissante par votre foiblesse, aura commis cent crimes pour n'en receuillir aucun fruit ?

Peuple ? il est un secret qu'on vous cache et que je viens vous révéler ! on est fatigué des Rois, on n'en veut plus, on commence par anéantir leur autorité, et l'on finira par ne plus reconnoître leur sacré caractère. Tous les pas sont dirigés vers le gouvernement républicain. Alors au lieu d'un Maître vous en aurez cent, vos sueurs qui suffisoient à peine à entretenir la Cour d'un Monarque, couleront à grands flots pour apaiser l'avidité d'une foule de Démagogues. On n'est jamais plus près de l'esclavage que lorsqu'on parle sans cesse de Liberté, et si des hommes adroits n'avoient pas le coupable secret de tout embellir à vos yeux, vous conviendriez que mes prophéties se réalisent à chaque instant. Pourquoi, par exemple les créateurs des Lois ont-ils dix-huit livres par jour, et pourquoi vous en coute-t-il trois (1)

(1) Il est peu d'Officiers de la Garde nationale à qui

pour les faire exécuter ? Pourquoi les places lucratives, ou du moins passablement soldées se partagent-elles entre vos Chefs, et ne vous appelle-t-on qu'aux Offices Municipaux, fonctions stériles? Pourquoi ceux-mêmes qu'on tire de votre sein se pressent-ils d'abjurer la simplicité que vous professez, pour revêtir les dehors du Luxe et de la Noblesse ? Pourquoi enfin, tout n'est-il qu'un jeu, et voyez-vous en dernière analyse que l'homme peu aisé doit toujours *s'oter du chemin du riche* ?

Si ces différences insultantes frappent vos yeux dans les premiers momens de la révolution, où l'on prend encore la peine de vous tromper, que sera-ce lorsque le pouvoir des Chefs sera tellement affermi qu'ils pourront se livrer sans crainte aux conseils extravagans d'une ambition sans bornes ? Que sera-ce lors-

---

l'uniforme, l'épaulette, le chapeau, la plume, le ceinturon, le sabre, la redingotte, les guêtres, la frisure, les dîners de Saint-Cloud et des Thuilleries ou des Corps-de-garde, les occasions que fournissent les spectacles, ne coûtent au moins mille livres par année, si l'on y joint la perte de cent journées de travail au moins. Or, il en est beaucoup parmi eux, auxquels on doit des services essentiels. Beaucoup de Députés au contraire ont porté des coups terribles à la Patrie; ainsi les récompenses sont en raison inverse du mérite.

qu'ils auront essayé avec succès votre pusillanimité, et qu'ils tourneront contre vous-mêmes les écarts où ils vous auront conduits? Car, n'en doutez pas, ces pillages, ces lanternes, ces insurrections, ces barrières renversées, ces châteaux brulés, ces Maires égorgés, sont autant de raisons qu'ils allègueront un jour contre vous, soit pour vous désarmer, soit pour vous imposer le joug.

Mais il est tems encore d'empêcher la consommation du mal, et sans vous exhorter à ces partis violens qui appellent la mort sur quelques Concitoyens, vous pouvez user du Pouvoir souverain qu'on vous attribue pour commander à vos agens d'achever à des époques données ce qu'ils nomment la Constitution, qu'ils la travaillent pendant six mois où pendant six ans, elle n'en sera pas meilleure, puisque les bonnes lois n'émanent que de la sagesse et de la vérité.

Demandez des Tribunaux distributeurs sévères de la justice, et puisque vous devez en élire les membres, cherchez-les dans ces Corps où l'expérience a long-tems présidé, et non parmi des Citoyens étrangers à nos lois.

Jurez sur la foi du peuple (et jamais celle du peuple Français ne fut vaine) jurez, dis-je, que ceux qui rentreront dans leurs foyers

demeureront sous la garde de vos sermens protecteurs et n'ont rien à redouter de ces hommes de sang, lesquels, sous prétexte de venger la Nation, éloignent des adversaires dangéreux qui réfléchiroient un jour terrible sur cent opérations d'iniquité.

Rappellez dans vos murs les Princes du sang de vos Rois, et chasse-en le seul qui en est indignes; la plupart sont partis innocens, d'autres ont été égarés, tous réclament justice ou indulgence. Une proscription immérítée les inviteroit à la vengeance et trop de rigueur la justifieroit en partie.

Coalitionez-vous contre la Mendicité, et de légers sacrifices la banniront bientôt de votre cité; mais frappez ces mains corruptices qui sement un or coupable et entretiennent dans votre sein même, le brigandage qui repousse des secours modérés sous l'appat de dons plus considérables avec lesquels on achette les crimes.

Tels sont les vœux que vous adresse un ami de la paix, de l'ordre, du travail, et conséquemment un véritable ami du Peuple. Ce nom est scandaleusement usurpé par ces écrivains audacieux, qui tracent leurs feuilles séditieuses à la lueur du flambeau des furies; dont les cabinets nouvellement dé-

corés, sont des laboratoires infects de calomnies, de mensonges, d'altérations malignes, de suppositions artificieuses.

Par ces motionaires. ardens orateurs des grouppes, inspirateurs de projets incendiaires, échos infidèles des discussions de cafés; par ces nouvellistes gagés, Apôtres enthousiastes du parti qui les salarie en éloges, en espérances ou en argent; semant par-tout les allarmes et pères nourriciers de l'inquiétude publique.

Par ces Assemblées fanatiques où l'industrie, les jouissances sociales sont des victimes immolées sur l'autel de la liberté, ou l'éloquence déifie, jusqu'aux erreurs du peuple, et où se forme le régistre fatal des proscriptions, *le café de Foi*.

Eh! qu'elle confiance en effet, Peuple crédule, devez-vous à celui qui vend ses opinions, (1) ses amis, ses parens même au besoin; qui vendroit le Peuple au Roi, et le Roi au Peuple, s'il pouvoit receuillir quelque fruit de cette double perfidie; à ce Cycophante (2) qui compose en secret des poisons lents et surs qui doivent détruire la race des

(1) M. Riquetti, dit Mirabeau, protecteur du pillage de Castries.

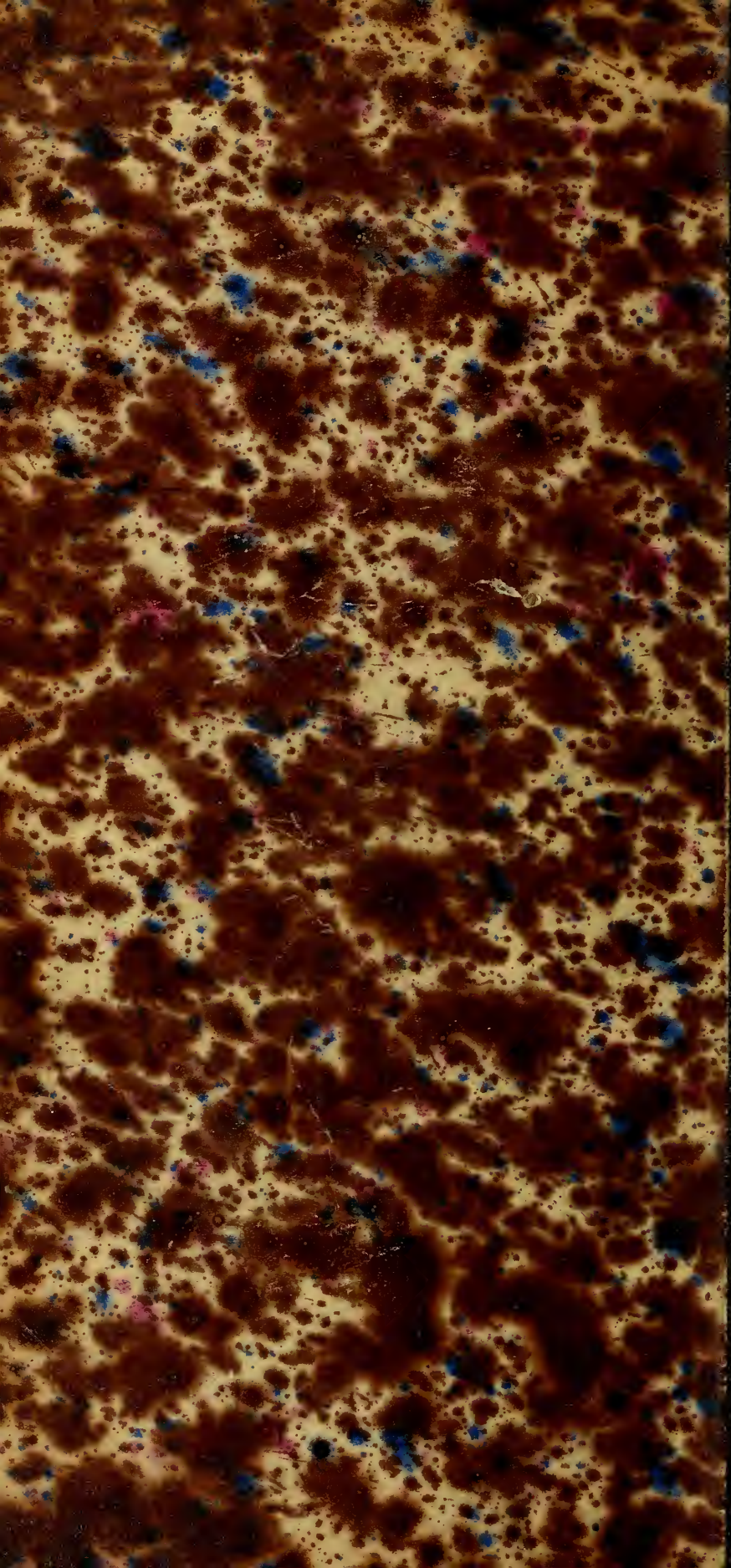
(2) Syeies, qui, dans un Club prêche tout haut, qu'il ne faut point de Rois.

Monarques en Europe, et dissoudre après l'une par l'autre ces grandes puissances qui se soutenoient par l'équilibre ? A ce démagogue (3) furieux, bien moins porté pour le Peuple, qu'au fond il dédaigne, que contre son Ordre qui le méprise ? à ce Prêtre (4) violent qui, ayant déserté la cause du Ciel, se fait un jeu de troubler la terre, pourvu que son nom, condamné à l'obscurité, perce un jour les ténébres qui couvrent les demi-talens et les intentions mitoyennes ? A ce nouveau *Garasse*, (5) dangereux s'il étoit moins ridicule, orateur né des Halles et des Carrefours, organe impur de la révolte, et assez adroit pour donner une teinture de folie à ses discours incendiaires ? A ce déclamateur forcené (6) qui vit de *dangers prévus*, de *conspirations éventées*, d'accusations hasardées, de fausses allarmes, de dénonciations virulentes, expédiens utiles avec lesquels il a glacé le Châtelet, surpris les suffrages du Peuple, et enlevé ceux de l'Assemblé Nationale !

---

(3) Noailles, prétendant qu'ils vaut mieux perdre vingt Officiers que quatre Soldats.

(4) Fauchet, énergumène-écervellé.

(5) Rabant de Saint-Etienne, auteur caché des troubles de Nismes.

(6) Danton, décrété par le Châtelet, dont il se f..., à la barbe de la Municipalité. FIN.